

Pierre LEGRAND

Claudine CAMBIER

LES FORTINS DE VENISE

CINQUECENTO 1

1509-1514

Roman

Editions de l'Astronome

© Legrand-Cambier, Bruxelles, janvier 2008, septembre 2008

© Éditions de l'Astronome, Cervens, avril 2009

www.editions-astronome.com

Première partie

1509-1510

GIORGIONE

Chapitre 1

Padoue, 1^{er} décembre 1509¹

L'exécution

Ce matin, un vent aigre balaie la *Piazza dei Signori*. Le ciel est gris, bas. On sent que la neige est proche. Ce lugubre climat de décembre n'a pas rebuté une foule assez nombreuse de commerçants et petits artisans de la ville, groupés en arc de cercle devant la *loggia* du Conseil des Nobles. Ils ont déserté leurs boutiques pour venir se grouper au pied des marches, où un cordon d'hommes d'armes, la hallebarde au pied, les contient.

C'est qu'aujourd'hui, la République de Venise s'apprête à affirmer sa souveraineté sur la ville, en punissant les derniers de ceux qui ont tenté de la lui ôter : au centre de l'espace semi-circulaire laissé libre de foule, se dresse l'estrade en bois surmontée du gibet où attendent deux cordes. Sous les arcades de la *loggia*, on a dressé quelques sièges à haut dossier, entourés de bancs ; sur les marches inférieures, un autre banc, plus modeste.

La foule gronde. Tous ces visages rudes expriment une sombre joie ; on s'interpelle pour exhaler, sans sourire, qui sa haine, qui son soulagement, qui son espoir en un maître qui partage mieux les préoccupations et les besoins du peuple.

¹ Dans ces pages, comme chez les historiens, les dates sont celles du calendrier grégorien, où l'année débute le 1^{er} janvier. À noter toutefois qu'à Venise, à cette époque, l'année débute le 1^{er} mars.

GIORGIONE

Car le peuple des possessions vénitiennes n'a que faire de liberté et d'autonomie : il a besoin de Venise, de ses marchés, de ses barges, de ses galères, qui transportent les épices et les denrées d'Orient, de ce flux continu de marchandises, qui court et s'échange, comme le sang dans les veines nourrit l'ensemble du corps.

Or, cette foule amassée est aujourd'hui un corps privé de sang. Son visage est un rictus cruel qui hurle « vive Saint Marc ! » comme on réclamerait du pain et « mort à l'Université, mort aux nobles » comme on crierait « mort aux traîtres ».

En effet, une clameur semblable vient de s'élever du côté de la porteur du *Capitaniato*. On se bouscule sous l'horloge monumentale. Cependant, ce n'est pas l'aiguille de bronze qui marque les vingt-quatre heures du jour et les mouvements de planètes qui attire les regards et les invectives, mais deux formes encapuchonnées, entourées d'une escorte farouche de quatre hommes d'armes.

Elles marchent étroitement serrées, l'une s'appuyant à l'autre. On les conduit vers les marches basses de la *loggia* où le capitaine des gardes leur indique le banc et leur donne l'ordre de se découvrir. Soudain, la clameur de la foule s'apaise et chacun semble retenir son souffle. Seul monte, ici ou là, un murmure plaintif, un gémissement, un soupir. C'est que Laura Bagarotto, à Padoue, est célèbre pour sa beauté. Pourtant, bien rares, parmi ces gens, sont ceux qui l'ont entrevue, au temps où elle habitait le palais de son père, sur les rives du Bacchiglione ; encore moins depuis qu'elle est devenue l'épouse du noble padouan Francesco Borromeo, une famille d'origine milanaise, des traîtres, à n'en pas douter. Et si, aujourd'hui, le petit peuple de Padoue est content de voir périr ceux qui ont failli le ruiner, il peut encore s'émouvoir devant la beauté d'une femme et plaindre son malheur.

Laura, en ôtant le capuchon de son manteau de laine épaisse, laisse voir une luxuriante chevelure d'un blond cuivré, retenue par un bonnet de dentelle noire. L'ovale de son visage est parfait. Son teint de pêche est à peine pâli par les veilles et ses yeux, qui viennent de pleurer, auraient de la langueur s'ils ne s'efforçaient d'exprimer une insensibilité froide, et s'ils n'affichaient un mépris hautain. Cette jeune femme de dix-neuf ans cumule la fragilité de l'enfant et la force d'une reine, le charme de la jeunesse et la hardiesse de l'âge mûr. Elle soutient sa mère, la fière Cecilia Bagarotto, qui dirigeait, jadis, avec tant d'autorité et de grâce ses gens et ses commis. La pauvre femme, en quatre mois, s'est tassée, ridée, ses cheveux ont blanchi et si ses mains sont restées fines, on devine, sous le lourd manteau de drap, la vieille femme maigre dont les os vidés se courbent déjà vers la terre. D'ailleurs, elle baisse les yeux, elle les ferme

L'EXÉCUTION

peut-être, tandis que sa fille, ignorant la foule qui l'observe, lève un regard de défi vers les deux anneaux de cordes qui pendent sinistrement des potences.

Bientôt, retentit un roulement de tambour. Derrière les deux femmes, un piétinement se fait entendre, mais elles ne se retourneront pas. Seule la foule peut apercevoir le début du spectacle, l'entrée, par ordre d'importance, des dignitaires de la cité : Andrea Gritti, *Provveditore in campo*¹, représentant à Padoue de la République de Venise, la cinquantaine imposante, barbe noire encadrant un visage carré, nez volontaire, œil de faucon sous les ailes de son bonnet de velours, épaules puissantes sous un vaste manteau rouge aux larges manches ; Nicolò Orsini, Comte de Petigliano, et Bartolomeo d'Alviano, capitaines généraux des forces armées de Venise, en demi-cuirasse et culotte noire bordée d'or, portant l'épée au flanc, l'écharpe rouge jetée sur l'épaule, et dans la main, le bâton de commandement. Derrière eux, suivent, drapés dans leur dalmatique rouge et cachés sous leur chapeau cramoisi, les dignitaires du clergé ; puis quelques patriciens de Padoue, quelques citoyens, tout de noir vêtus. Enfin, au deuxième rang, prennent place les représentants des métiers, des commerces, du peuple. La République de Venise a décidé de frapper les esprits.

Quand retentit le deuxième roulement de tambour, c'est pour accompagner l'apparition de Bertuccio Bagarotto, grammairien et professeur de rhétorique à l'Université de Padoue, accompagné de Francesco Borromeo, noble de Padoue. Ils avancent, encadrés de quatre gardes armés, les mains entravées, voûtés, les traits épuisés. Le père de Laura, à l'instar de son épouse, est devenu un vieillard voûté, squelettique. Il a le crâne chauve, la barbe grise, le teint blême. Francesco a perdu la flamme de ses yeux sombres, et ce port fier que Laura a aimés. Quatre mois de prison, dans les affaires de l'attente et de l'incertitude, ont eu raison de la force et de la résistance physique des deux hommes. Ce sont des ombres qui s'avancent vers le gibet.

Cecilia n'a pas bougé, le visage caché dans le cou de sa fille. Mais Laura regarde, de tous ses yeux, ces hommes qui furent un père, un époux, et que, il y a une heure à peine, elle touchait, embrassait, dans des échanges déchirants. Le regard de Laura est plein de larmes, mais il est dur. Tout a été dit, tout a été fait. Il n'est plus temps de s'attendrir ni de se souvenir. Il faut passer l'instant, coûte que coûte, sans plus penser.

¹ Représentant du gouvernement de la République de Venise aux armées.

GIORGIONE

C'est vers ce but que se tourne l'esprit de Laura, qu'il se tend, avec effort, avec frénésie, jusqu'à se rompre.

À présent, les deux hommes sont sur l'estrade ; on les tourne face à la foule. L'exécuteur des œuvres de justice est à leur côté, en pourpoint rouge. Il attend. Un héraut militaire les rejoint, tenant dans sa main un rouleau qu'il déploie jusqu'à la tache rouge du sceau. Il se tourne vers la foule, attend la fin des roulements du tambour, puis sa voix retentit :

« Au nom du Christ Éternel, Amen. En cet an de grâce mille cinq cent neuf, le vingt-neuf de novembre nous, Conseil des Dix, dûment mandatés par le Grand Conseil de la République Sérénissime de Venise, sur proposition du Provveditore in campo mandaté par nous en tant que Gouverneur de la ville de Padoue, après enquête des Inquisitori di Stato¹, et délibérations du Grand Collège, avons constaté par preuves irréfutables que Bertuccio Bagarotto, citoyen de Padoue, grammairien et professeur de rhétorique à l'Université de ladite ville, et Francesco Borromeo, homme noble de Padoue, sont coupables de trahison envers la Sérénissime, pour avoir pactisé avec l'envahisseur, Maximilien, Empereur du Saint Empire, en favorisant l'entrée de ses troupes et en collaborant avec l'ennemi pendant l'occupation de Padoue. Pour cela, condamnons les susdits à la confiscation immédiate de tous leurs biens au profit de la Sérénissime, décidons la radiation et destruction de leurs nom et armoiries des listes nobiliaires et citadines, et ordonnons qu'ils soient tous deux pendus pour vils crimes, en place publique à Padoue, et que leurs épouses et fille assistent à l'exécution de la sentence². En quoi ordonnons au Provveditore in campo, Gouverneur de Padoue, d'exécuter nos commandements et de nous en rendre compte. Pour le Conseil des Dix, le Secrétaire et Grand Chancelier de la Sérénissime, Nicolò Aurelio ».

L'homme rouge du haut des marches fait signe aux exécuteurs qui attendent, sur l'estrade. Sur une table bien en vue du public, se trouvent deux livres ouverts et un sceau de cire. D'un geste théâtral, un huissier s'empare d'une plume, la trempe méticuleusement dans l'encrier, et on voit bien, de loin, le geste auguste et lent de la main qui raye les lignes correspondant à la famille citadine des Bagarotto. Puis il trempe à nouveau sa plume, fait un pas de côté, comme le prêtre à l'autel, et se campe face au registre nobiliaire. Et le même geste, d'une lenteur exaspérante, barre une demi-page de noms, d'ancêtres, de descendants, de titres et d'honneurs. L'huissier a dû tremper plusieurs fois sa plume. Enfin, il s'empare d'un marteau d'argent, et on a bien ouï, dans le silence

¹ Inquisiteurs d'État : à Venise, magistrats civils en charge de la sécurité de l'État.

² Historique. (Joannides, P.)

L'EXÉCUTION

tendu qui s'étire jusqu'au fond de la place, le bruit mat du sceau de cire qui se fend. Un deuxième coup l'écrase.

Enfin, l'huissier au pourpoint noir se tourne vers l'homme à pourpoint rouge. Laura ferme les yeux. Le roulement du tambour à nouveau retentit. Il est prolongé par une soudaine bourrasque qui communique à l'assistance fascinée un grand frisson d'effroi.

Quand Laura rouvre les yeux, c'est pour voir les deux êtres qui ont accompagné sa vie se balancer au bout de leur corde, comme des poissons pris à l'hameçon. Cette image ne la quittera plus.

*

Dans l'après-midi, la neige s'est mise à tomber. Après l'exécution, les soldats ont attendu le départ indifférent des autorités de la ville, puis se sont mis à disperser le peuple : il n'est pas bon de laisser le populaire s'assembler trop longtemps autour des restes de ses passions. À Padoue, par les temps qui courent, les esprits sont encore échauffés et tout ce qui rappelle les troubles récents est un danger pour la paix future. Ainsi, les corps des suppliciés, avec leurs yeux exorbités, leur langue démesurément sortie de la bouche, souillés sous eux, bleuissants et déformés, sont-ils hideusement exposés aux yeux de tous comme un avertissement solennel, une menace contre toute velléité de récidive. Mais il n'est pas question de laisser là ces deux femmes effondrées car c'est un spectacle de nature à susciter la pitié. Un instant, le capitaine des gardes qui les a fait chasser s'est même interrogé sur l'utilité de ce surcroît de cruauté. Mais aussitôt, il s'est rappelé que, la terreur paralysant encore la population et la chasse à l'ennemi n'étant pas terminée, il est important que toute tentative de pitié soit découragée par la crainte de subir le même sort. Ainsi en va-t-il dans les guerres civiles, où la lâcheté trouve son excuse dans la dureté des temps.

Submergées par les émotions de cette journée, écrasées par les coups portés à leur mental, presque à leur chair, réduites à cet état d'hébétude qui suit les grands malheurs, Laura et sa mère errent par les rues désertes. Plutôt marcher que s'arrêter pour pleurer. Marcher, en tout cas, car le mouvement de la marche entretient un peu de chaleur dans le corps, les empêche de se fondre dans le paysage comme des statues de neige, car soudain, celle-ci tombe à gros flocons.

GIORGIONE

Marcher. Montrer que la vie les anime encore malgré le souvenir de cette funeste nuit de juillet où tout a commencé par l'irruption brutale des soldats ; montrer que la vie s'accroche dans leurs esprits rompus par les veilles, les attentes angoissées, les démarches sans fin, les supplications, les rebuffades... Montrer enfin que la vie s'obstine et se révolte dans leurs corps anéantis par la fin tragique de tant de souffrances inutiles.

À l'abri des arcades, elles refont le parcours que cent fois, elles ont fait, petites filles, avant que leur âge et leur rang ne les aient enfermées dans les prisons dorées de leurs palais patriciens. Pour Laura, cela ne fait pas bien longtemps, et, peu à peu, elle se remet à s'émouvoir, elle se prend à soupirer sur ce paradis perdu. Quelques *soldi*, dont elle a pu se munir, avant que les soldats ne viennent la tirer de sa demeure, lui permettent d'acheter du pain chez le boulanger Patrazzi, quelques fruits à l'échoppe du marché, à côté du *Palazzo della Ragione*. Mais tous ces visages qui lui souriaient jadis se renfrognent à son arrivée ; on la sert à la sauvette, on lui prend son argent pour le cacher vivement dans le fond d'une bourse dissimulée sous les plis du manteau, comme on vole un morceau de pain à un chien. Depuis son mariage, Laura n'a plus trop la notion des prix. Il lui semble après coup qu'elle vient de les payer cher, ces trois oranges de Sicile... Il est vrai que la guerre... Mais il y avait aussi l'air hostile de la marchande, qu'elle a dû appeler deux fois avant qu'elle daigne la regarder, son hésitation sur le prix et le sale sourire qu'elle a eu en comptant les pièces.

- Oh, ma fille, comme j'ai froid, gémit Cecilia.

Laura resserre son étreinte autour du corps si menu de sa mère. Les socques de laine aux semelles de bois qu'elles ont enfilé à la hâte avant d'être arrachées de chez elles ne protègent plus leurs pieds de la neige glacée. Même les lourds manteaux de laine laissent passer le froid intense.

- Mère, nous sommes lasses. Essayons de rentrer chez moi.

- Tu sais bien qu'on t'en a chassée. Comment feras-tu ?

- Je ne sais pas. Tentons.

Mais l'hôtel de la *Via del Santo* est sous bonne garde. Les scellés sont apparents, quelques pancartes à fond jaune affichent des messages d'infamie. Il n'y a pas d'issue latérale ni de passage détourné.

- Essayons chez ton père, mon enfant. Peut-être...

Mais la phrase se perd dans une toux suivie d'un étourdissement. Laura assied sa mère sur une pierre qui marque l'entrée d'une demeure. Elle rompt un morceau de pain, le tend à Cecilia, qui vient de reprendre son souffle et commence à écorcer une orange. Bientôt, le portillon pratiqué au centre de la porte cochère s'ouvre avec fracas, laisse passer un homme barbu et sale, proférant des sons inarticulés accompagnés d'effroyables gesticulations de colère et de menace. Ce Quasimodo

L'EXÉCUTION

surgissant en pleine déroute fait fuir les deux femmes, qui reprennent leur chemin pour traverser la ville.

Et ce chemin prend l'étrange allure d'un chemin de croix, avec stations, reprises de souffle, prières, haltes, injures crachées. Enfin, elles arrivent en vue du petit palais aux murs roses. Aucune lumière ne filtre à travers les vitraux des fenêtres ogivales de l'étage noble. Même, tout semble calme sous les larges arcades à front de rue. Et si, sous le peu de clarté que concède cette fin de jour sombre, on devine encore les belles fresques qui ornent l'épaisseur des arcs, tout est sombre sous le porche de l'entrée monumentale, de même que dans la ruelle voisine.

À la vue de ce havre, Cecilia parvient à marcher plus vite. Malgré son épuisement, elle échappe presque à sa fille, se précipite sous l'arche centrale, mais recule soudain dans un cri : elle vient de se heurter au soldat qui monte la garde devant la maison qui n'est plus la sienne.

Cette fois, les deux femmes prennent la mesure de leur dénuement. Elles ont traversé le pont Sant'Agostino et Laura sait que là, sous le tablier de bois, une grosse pierre plate sert de table, de siège et même de couche aux pêcheurs qui viennent, les jours d'été, y taquiner la truite. Avec mille précautions, elle aide sa mère à descendre vers le lit de la rivière, secoue son manteau alourdi de neige, l'assied sur la pierre. Pour Cecilia, c'est le bout du calvaire, mais le havre dérisoire qui lui est laissé n'en constitue pas moins une étape où son esprit et son corps fatigués trouveront une trêve dans l'épuisant parcours de cette sinistre journée. Et les sanglots fusent, secouent ce pauvre corps à bout de forces.

Laura l'enserme, l'enlace, la réchauffe, étonnée elle-même de la frénésie qui s'est emparée d'elle, de la révolte qui gronde dans ses veines, de la rage qui l'habite. Enfin, Cecilia se calme, mange un peu. Laura l'étend sur la pierre, s'accroupit à son côté.

- Mère, attendez-moi ici.

- Laura, que vas-tu faire ?

- Je ne sais pas encore. Pénétrer sans qu'on me voie dans la ruelle voisine. Entrer chez le marchand de drap Scarfati : au fond de son jardin, le mur est un peu écroulé. Je vais pénétrer chez nous par le *cortile* et la resserre. Je sais que c'est possible : je l'ai fait des tas de fois avec Paolo quand nous étions enfants.

Laura quitte son abri. À présent, l'obscurité d'hiver est tombée. À cette heure, le ciel diffuse encore une lumière grise qui, reflétée par la neige fraîche, rend perceptibles les ombres des arbres et des taillis. Laura connaît par cœur les lieux de son enfance. Ses sens sont en éveil : pas de

GIORGIONE

bruit, hormis le chuintement continu de la petite cascade dans le lit accidenté de la rivière, en amont. Elle longe la berge sur quelques mètres ; là, passé le léger tournant, elle traversera le quai sans être aperçue de la sentinelle. En quelques bonds, elle aura atteint l'entrée de la ruelle.

À l'ombre des corniches, l'obscurité est totale, mais sans hésiter, elle s'arrête à l'échoppe du drapier. Le volet est mis, les persiennes sont closes. Pas une lueur ni dans l'échoppe, ni dans l'habitation attenante. Laura gratte à la porte et appuie son front au bois lisse mais elle se rappelle soudain que c'est inutile. Il lui vient tout à coup une de ces grandes crises de découragement, comme quand elle était petite. Comme quand elle faisait semblant d'être triste, et que Paolo venait sans bruit derrière elle, et, lui entourant les épaules de son bras, lui disait, de sa voix d'adolescent : « tu es triste, princesse ? ». Cher Paolo...

Et elle se souvient, maintenant. Au milieu de la tragédie de ces derniers mois, obsédée qu'elle était par les dangers qui menaçaient sa famille, elle n'a pas eu d'oreille pour le malheur des Scarfati : dès le retour des Vénitiens à Padoue, dès juillet, le père fut accusé d'avoir vendu du drap à l'ennemi et condamné aux galères. Quant au fils... allez savoir. Il était étudiant à l'Université, et l'Université a versé son sang pour prix de sa rébellion.

Laura fond en larmes. De ces grosses larmes de désespoir, de ces gros sanglots arrachés au plus profond de l'âme, de ces saignements du cœur, abondants, longtemps retenus par les blessures profondes. Et ça sort d'elle en gros bouillonnements, avec des secousses incontrôlées, et ça se relâche, et ça se répand... Quel déluge ! Aucune parole ne jaillit de ses entrailles, aucune pensée ; seulement ces larmes, cette expression animale du chagrin, du dénuement, de la misère.

C'est le couvre-feu. Rues et ruelles sont désertes. Les halètements et les sanglots de Laura n'ont pas atteint les oreilles de la sentinelle qui, de l'autre côté du coin et face à la cascade, s'est peut-être assoupie. Quand elle reprend ses esprits, elle sent enfin le froid la pénétrer cruellement. Elle s'inquiète de sa mère et se met en route pour la rejoindre.

Sous le pont de bois, la pauvre femme n'a pas bougé. Quand Laura vient lui caresser le visage, elle remue à peine ; la joue est froide, elle l'embrasse ; elle ajuste au mieux le large manteau autour de la forme frêle étendue sur la pierre, comme pour un sacrifice ; sa mère semble dormir ; elle ne la réveillera pas. Laura s'assoit par terre, adossée à la pierre, pelo-

L'EXÉCUTION

tonnée dans sa cape, elle ramène les genoux sur sa poitrine, y pose ses bras croisés et son front. Brisée, elle cherche le sommeil.

Et surgit alors pour la première fois l'image de son père, remuant au bout de sa corde. Mais, déjà au-delà de la révolte, c'est une sorte de prière qui prend forme en elle. « Oh, père, qu'avons-nous fait ? Comment en sommes-nous arrivés là ? Avons-nous péché par orgueil ? Que disiez-vous, dans vos discours ? Je vous revois, au sommet de la grande table, au milieu de vos amis, de vos collègues de l'Université. Vous étiez magnifique. Ah, que je vous admirais ! Vous me faisiez venir, vous me présentiez à vos amis. Comme votre regard brillait ! Vous m'appeliez votre trésor, votre pruneau... Nous étions heureux, alors... ».

« Vous disiez : 'à Padoue la noblesse et la pensée ; à Venise le commerce et l'argent'. Comme vous étiez fier ! Est-ce cela qui vous a perdu ? ... ».

« Que de fois, vous reveniez de vos réunions de professeurs, et discouriez des heures avec ma mère... vous arpentez le grand salon pendant qu'elle brodait. Que disiez-vous ? 'Les marchands de Venise ont fabriqué une noblesse qui vient nous supplanter dans nos administrations... qui vient nous imposer ses vues dans la conduite de l'Université... qui nomme ses potentats en lieu et place de nos sages'. Sans doute aviez-vous raison, mais comme cela vous a coûté cher ! ... ».

« Alors est venue la guerre et, aujourd'hui encore, Venise semble perdue. Le lion acculé est en rage et cherche des proies. Quelle belle proie, que vous ! ... ».

« Et quel prétexte ? Que Padoue a ouvert ses portes à l'Empereur ? Eh ! Quelle défense avait-elle ? Le beau Général Petigliano était déjà réfugié à Mestre ! Père, la vérité, c'est que le lion a eu peur, et que c'est nous qu'il accuse de sa propre lâcheté. Voilà pourquoi il vous a dépecé... ».

« Qui, dans la cour du Palais du Bò, votre chère et turbulente Université, QUI a lancé le mot 'Vive la République de Padoue !' ? C'est là que tout a commencé, car deux jours plus tard... ».

À l'image des deux suppliciés se balançant au bout de leur corde se superpose à présent, dans un déroulement frénétique et sanglant, les lieux de Padoue qu'elle connaît, où son imagination et les récits qu'on lui a faits jettent des scènes d'horreur.

Le matin du 17 juillet, les charrettes de foin entrant dans la ville par la *porta Cadaluŋga*, chacune cachant une poignée de soldats vénitiens¹. Les coups d'arquebuse, la garde impériale en déroute, les corps étendus, le pavé sanglant...

¹ Historique. (Zorzi, A. [1])

GIORGIONE

Les portes de la cour du Bò volant en éclats ; sous le fracas assourdissant, les éclairs et la fumée des tirs de mousquets, la troupe armée faisant irruption, prenant au piège une centaine d'étudiants. Les cris, le sang, les corps, les râles... Où est Paolo ?

Les maisons des traîtres, des vrais, de ce Leonardo Trissino, ce Vicentin, Gouverneur de Padoue pour le compte de l'Empereur, les maisons de ses amis, qui avaient vendu, au prix fort et à leur profit, les biens des Vénitiens de Padoue, toutes ces maisons saccagées, en feu, ces hommes égorgés... Les cris, le sang, les flammes...

« Père, Francesco, vous n'étiez pas de ceux-là ! Les vrais traîtres avaient été punis spontanément par le peuple, dès juillet ; Venise, elle, a posé un acte politique. Parce que vous êtes de vieille souche, parce que vous ÊTES Padoue, toi, Francesco, le meilleur de ses nobles, mais parce que tu as des cousins à Milan, en terre ennemie ; et vous, Père, le meilleur de ses citoyens, mais parce que vous prôniez le partage du pouvoir ; pour cela, ils vous ont pris froidement, pour l'exemple. Ils ont mis quatre mois à décider votre mort... Froidement... »

Et les images défilent à nouveau, vécues, celles-là : au petit matin, les coups violents, répétés, à la porte de la demeure. Les domestiques en émoi, les galops, l'irruption d'hommes armés dans les salons, dans les chambres... Elle, arrachée à Francesco, Francesco s'éloignant sous escorte, comme un malfaiteur...

Les visites, les attentes, les supplications, au Palais du Gouverneur... Essuyer l'arrogance d'Andrea Gritti, les regards lubriques des gardes, leurs sourires odieux... Les visites à la prison, les mots de tendresse, les mots d'espoir, les mots de doute, les mots de crainte, les mots éperdus... Quatre mois...

Retourner vivre dans la maison des quais, chez Mère : c'est plus supportable à deux... les journées du siège, les fusillades, les coups de canon, le boulet qui est venu atterrir dans la resserre, la terreur...

Hier matin, encore des coups à la porte, des gardes, toute la nuit en prison : il ne fallait pas manquer le spectacle de ce matin...

Et demain ? ... Pas d'argent, plus d'amis... Partir dans la campagne... marcher... Mère tiendra-t-elle ? ... marcher... marcher... marcher...

*

L'esprit de Laura a fini par céder à l'épuisement. La neige a cessé de tomber, mais le froid demeure intense. Au petit matin, une lumière pâle

L'EXÉCUTION

annonce une journée timidement ensoleillée. Laura s'éveille, s'étire. Elle est engourdie. Au-delà de la cascade, un bruit de marche, des pas, ceux d'un cheval, accompagnent le réveil des choses. L'espace d'un instant, elle s'étonne du lieu où elle se trouve ; bienheureux instant, car très vite, tout le poids de ses chagrins vient à nouveau l'assaillir.

- Mère ?

La forme allongée sur la pierre n'a pas bougé. Laura se lève, écarte le pan du manteau. Le visage de sa mère est calme. Ses yeux sont clos, sa peau d'une pâleur exsangue. Laura caresse les joues, froides, détache du corps emballé le bras raide de Cecilia.

Laura se fige. Puis, tout son corps se met à trembler. Quand l'air, convulsivement, remplit enfin ses poumons, elle l'expulse aussitôt dans un spasme douloureux, et dans un mouvement de tout son corps révolté, un cri sort du fond de ses entrailles, déchirant. C'est un cri de révolte, de terreur, un cri de bête aux abois.

Les pas se sont rapprochés. C'est une troupe. Sous le pont, Laura crie, hurle à s'en déchirer la poitrine, se révolte, se libère.

Un homme se détache de la troupe, pénètre sous l'abri du pont. Sous le casque de soldat vénitien, le visage fruste se termine par une barbe en pointe.

- C'est quoi, ma belle, ce tapage ? On n'a pas idée de hurler comme ça au petit matin.

Mais Laura ne se contrôle plus. Il faut qu'elle crie. C'est une nécessité : « Mère ! Mère ! ».

- Eh quoi, belle enfant, dit le soldat en se penchant sur la pierre, elle est morte, ta mère ! Mais toi, par la barbe de Saint Marc, tu me parais bien vivante. Viens ça, que je t'apprenne un peu la tenue militaire !

Il s'empare d'une corde qu'il tenait lovée autour de son épaule, et en ceinture Laura qui n'a pas le courage de se débattre, s'est tue, mais pleure convulsivement. La troupe s'est arrêtée. Deux soldats s'approchent sous le couvert du pont.

- Je vous rejoins, vous autres. Mais cette prise-là, c'est la mienne : voilà une belle garce qu'il me plaira bien à voir tenir dans mon fournement.

Avant de se mettre en route, il pousse du pied le cadavre de Cecilia qui plonge dans la rivière, presque sans bruit, et s'écarte lentement de la berge. Puis, tirant Laura par la bride improvisée qu'il lui a passée à la taille, il rejoint le groupe de ses camarades.

La troupe reforme ses rangs. Étrange troupe, en vérité, où chaque soldat est chargé d'un bagage souvent sans rapport avec l'équipement de guerre. À sa tête, chevauchent trois cavaliers. Celui du centre monte un

GIORGIONE

puissant cheval à l'œil vif, au muscle nerveux ; il a fière allure sous son bonnet noir à large bord emplumé, son ample manteau au col d'hermine jeté sur un pourpoint de velours qui lui élargit les épaules, ses bottes impeccables. Le *Provveditore in campo* fronce le sourcil : il n'aime pas ces désordres de soudards dans les escortes des dignitaires. Quand lui, Andrea Gritti, aura enfin quitté cette ville maudite, il sera temps de réinstaller la discipline. Il attend pour cela d'être sur le chemin de Venise, où il a hâte de se retrouver et où l'attendent les honneurs pour avoir repris et conservé Padoue à la République. En attendant, dans les temps agités qu'on vient de vivre, il faut bien laisser quelques menus bénéfiques aux hommes de troupe, si on veut s'assurer leur fidélité.

Or, il vient de reconnaître Laura Bagarotto et de comprendre ce qui s'est passé sous le pont. Son visage reste de marbre, mais il a laissé broncher son cheval. « Cecilia Bagarotto morte : parfait, pense-t-il. Laura Bagarotto emmenée à Venise comme catin à soldats. Elle ne nous gênera plus à Padoue et nous la surveillerons mieux dans Venise. D'ailleurs, elle a toutes les chances d'y mourir sous peu du mal français. Vaincus en mai, nous avons repris pied sur la *terraferma*¹ en juillet, nous avons repoussé l'ennemi en septembre et assurons nos positions en décembre. Après tout, ce jugement n'était pas une mauvaise chose et Dieu montre qu'il est de notre côté ».

- En avant ! crie le *Provveditore* d'une voix forte.

Voilà comment Laura fit ses premiers pas vers Venise, à reculons, regardant à travers ses larmes le cadavre de sa mère dériver lentement sous le balcon de son palais.

¹ Terre ferme : Venise appelait ainsi ses possessions dans l'arrière-pays continental.

TABLE DES MATIÈRES

	pages
Prologue	9
Chapitre 1	9
Chapitre 2	23
Chapitre 3	33
Première partie	1509-1510 - Giorgione 43
Chapitre 1	Padoue, 1 ^{er} décembre 1509 - L'exécution 45
Chapitre 2	Venise 57
Chapitre 3	Venise, 10 mars 1510 - L'atelier de Giovanni Bellini 69
Chapitre 4	Venise, mars 1510 - Laura 85
Chapitre 5	Venise, mars 1510 (suite) - L'éducation de la courtisane 103
Chapitre 6	Venise, mars 1510 (suite) - Les épreuves 119
Chapitre 7	Venise, mars 1510 (suite) - Le <i>casin</i> - La liberté 127
Chapitre 8	Venise, mars 1510 (suite) - Paolo et Giorgione 145
Chapitre 9	Ferrare, début juillet 1510 - Le complot 163
Chapitre 10	Venise, septembre 1510 - Le pari 181
Chapitre 11	Venise, octobre 1510 - Le <i>burchiello</i> 193
Chapitre 12	Venise, octobre 1510 - Le chagrin de Giorgione 215
Chapitre 13	Venise, novembre 1510 - Les projets de Laura 227
Chapitre 14	Venise, novembre 1510 - Le sourire de Giorgione 235
Deuxième partie	1511-1512 - Titien 243
Chapitre 1	Venise, février 1511 - La taverne de la <i>Stella d'oro</i> 245
Chapitre 2	Venise, février 1511 - Titien 263
Chapitre 3	Venise, février 1511 - Paolo 275
Chapitre 4	Venise, février 1511 - Le <i>Sopracomito</i> Foscarini 289
Chapitre 5	Venise, mars 1511 - La fête au <i>Palazzo</i> 301
Chapitre 6	Venise, mars 1511 (suite) - Gritti et le Chancelier 319
Chapitre 7	Venise, mars 1511 - Andrea Gritti 335
Chapitre 8	Venise, mars 1511 - La reine de Venise 357
Chapitre 9	Venise, septembre 1511 - Les amis de Laura 371
Chapitre 10	Venise, janvier 1512 - Les puissants et les faibles 385
Chapitre 11	Venise, mars 1512 - La décision de Laura 397
Chapitre 12	Venise, avril 1512 - La dixième nuit 407
Chapitre 13	Venise, fin avril 1512 - Le complot 419
Chapitre 14	Venise, mai 1512 - Le Conseil des Dix 435
Chapitre 15	Venise, mai-juillet 1512 - La course du cheval 443

TABLE DES MATIÈRES

	pages	
Troisième partie	1512-1514 - L'Amour sacré et l'Amour profane	459
Chapitre 1	Venise, juillet 1512 - Le clocher de Santo Spirito	461
Chapitre 2	Venise, juillet 1512 - La gondole et le poulailler	473
Chapitre 3	Venise, octobre 1512 - Le cri de Laura	485
Chapitre 4	Venise et Florence, novembre 1512 - Pères et jardiniers	501
Chapitre 5	Venise, janvier 1513 - Le dîner	515
Chapitre 6	Venise, janvier 1513 (suite) - Tobie et l'ange	531
Chapitre 7	Venise, fin février 1513 - Les cercles du Chancelier	543
Chapitre 8	Venise, début mars 1513 - Le mystère de Conegliano	557
Chapitre 9	Venise, avril-juin 1513 - L'envol de Paolo	573
Chapitre 10	Venise, 6-7 juin 1513 (suite) - Le secret des lettres	585
Chapitre 11	Venise, novembre 1513 - Le réquisitoire et l'apologie	599
Chapitre 12	Venise, février 1514 - Révélation	615
Chapitre 13	Venise, février 1514 (suite) - La toilette du Chancelier	633
Chapitre 14	Venise, février 1514 (suite) - Plans et projets	649
Chapitre 15	Venise, mars-avril 1514 - La marche du destin	665
Chapitre 16	Venise, 30 avril 1514 - Les deux beautés	681
Chapitre 17	Venise, 1 ^{er} mai 1514 - L'envol du tableau	701
Épilogue		709
Bibliographie		715
Illustrations		719